

Le Moyen Age est une période longue et, somme toute, confuse. Entre son début, l'effondrement de l'Empire Romain d'Occident (4 septembre de l'an de grâce 476) et la découverte du Nouveau Monde en 1492, sa fin officielle, la peine et la gloire ont coulé dans le même lit creusé depuis que l'Homme est Homme. Ces deux bornes, dictées par la seule Europe, sont vides de sens. De cette partie de l'Histoire, quelques images nous viennent à l'esprit, la plupart fausses. L'obscurantisme, la misère matérielle et morale, la guerre, la peste et les remparts des châteaux dominant un monde chaotique, dangereux et immobile, n'appartiennent qu'à notre inconscient collectif -mais pas à la réalité. En vingt ans, les situations pouvaient radicalement changer tant au point de vue matériel et spirituel que politique et religieux.

Pour décrire ces temps, il faut donc revenir à son inventeur et son seul usager, l'Homme lui-même, ou plutôt l'Occidental. Et la seule homogénéité que l'on puisse trouver au Moyen Age est la prédominance du clergé et la puissance de la religion, son hégémonie, sa répartition étendue et la profondeur de la foi alors. De lui émane le contrat social médiéval, c'est-à-dire la façon dont les contemporains vivaient (ou étaient invités à vivre) leur quotidien et les rapports entre la religion d'amour et de partage qu'est le christianisme et un présent ainsi qu'une mise en pratique beaucoup moins compatibles avec ces louables objectifs.

Le contrat social de l'Europe médiévale

Dieu a créé le monde en sept jours. Le septième jour, il s'est reposé et a admiré son œuvre... Qui s'est donc organisée suivant le schéma divin.

Il y a trois Ordres : les Prieurs (*Oratores*), les Combattants (*Bellatores*) et les Travailleurs (*Laboratores*). Chacun a sa place, ses contraintes et prérogatives.

Oratores

Il s'agit, bien évidemment, du clergé, catholique de surcroît. Il se constitue d'un clergé séculier, mêlé à la foule fervente des fidèles, et d'un clergé régulier, suivant scrupuleusement des principes rigides de vie et de prière. Le tout est chapeauté par le souverain pontife, dont la position prédominante est incontestée. Héritier de Saint Pierre, il jouit d'un statut comparable à un saint ou un béat.

Le but des *Oratores séculiers* est double.

Le premier est de maintenir la foi dans la population chrétienne pour aider chaque fidèle dans la rude tâche qu'est de se préparer au jugement dernier. Chaque chrétien sait qu'il sera amené à y comparaître et se doit de vivre selon les préceptes que le Christ a énoncé. Pour ce faire, les Oratores réguliers compilent et recopient les livres sacrés pour donner au siècle le reflet de la Divine Providence.

Le Paradis est la peur du pécheur et l'espoir du bon chrétien. Et il y a beaucoup plus de bons chrétiens que de pécheurs. Au demeurant, pour se concilier de façon certaine les bonnes grâces de Saint Pierre, les dons sur le lit de mort sont courants et souvent importants aux vues des biens du mourant. Champs ou domaines entiers, l'Eglise reçoit beaucoup lors du dernier souffle de chacun.

Le curé accompagne la vie de chacun, du baptême à l'extrême onction, du mariage aux fêtes en l'honneur d'un saint, de Noël à Pâques. Il conseille, intercède en faveur des fidèles auprès des nobles et de Dieu, et par lui transite la majeure partie des informations qui sont divulguées en chaire, non sans avoir été accompagnés de récits édifiants et de rappels utiles à la Bible. Il comprend le latin et le parle comme il peut lors des célébrations à l'église.

L'autre but des séculiers est de donner le bon exemple, ce qui est parfois bien dur sans la protection des murs d'un couvent pour s'échapper de la tentation et du vacarme du monde.

Les obligations induites sont cependant énormes à l'aune du Moyen-Age. S'ils ne parviennent pas à l'exemplarité, leur punition divine sera bien plus féroce que pour de simples fidèles. Ils ont attiré à eux l'attention de Dieu et énoncé clairement par des vœux publics leur dévotion, ils jouissent d'avantages substantiels comme, par exemple, d'une rente à vie leur permettant de méditer sans se préoccuper de leur subsistance, ils sont plus respectés que le quidam, sont exemptés d'impôts et protégés des violences par leur statut. Ils doivent une obéissance aveugle à la hiérarchie même s'ils peuvent, de leurs conseils, l'éclairer. Cette dernière n'est pas non plus sourde aux désirs de sa base. Enfin, ils se doivent de porter un vêtement asexué et entravant leur mobilité, soulignant leur détachement du monde matériel.

Les *Oratores réguliers* sont, eux aussi, chargés d'être exemplaires. Ils souscrivent à plus de vœux que les simples séculiers et se doivent, en plus, de travailler pour subvenir à leurs besoins. Le but premier des moines est de rechercher des solitudes pour rentrer en contact avec Dieu ou, sinon, d'intégrer des communautés en recherche mystique pour vivre suivant la règle la plus stricte possible. Les grandes abbayes et les monastères sont des colonies de l'immatériel où les habitants des lieux sont tous en train de constituer, par leur labeur opiniâtre et leurs prières, des ponts vers le Paradis. A agir de la sorte, ils rachètent les péchés

des Hommes, prenant sur eux la souillure humaine et la convertissant, à force de cantiques, en nourriture céleste. Cet aspect de la vie monacale est primordial dans le monde médiéval : Les monastères sont vus comme des machines à rapprocher le Paradis pour tous. Le clergé régulier est bien plus respecté que le clergé séculier et cette donnée est vraiment très importante : Elle explique la constitution d'ordres militants de chevaliers du Christ.

Les *Oratores* réguliers recherchent la pureté et l'expiation par l'acharnement et la souffrance au service d'autrui. Cependant, chaque chrétien se doit d'observer les vœux qu'il s'engage à tenir devant Dieu aussi certains ordres monastiques sont connus pour être plus sévères que d'autres. Les plus anciens ont, logiquement, reçu à la longue le plus de dons et leur situation matérielle est confortable. Les Bénédictins surtout, et les Cisterciens de plus en plus, sont à la tête de domaines colossaux et perdent en exigence mystique. Mais d'autres, plus récents, ont durci leur règle jusqu'aux confins de l'humainement possible. Cherchant des endroits inaccessibles, les montagnes les plus ingrates, les forêts les plus profondes et les marécageux les plus pestilentiels, ils se lancent à l'assaut du cœur hostile de la Nature pour y imposer la loi de la Croix. Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce qu'ils rencontrent dragons et créatures monstrueuses hantant ces endroits inhospitaliers. Il leur revient de briser ces êtres infernaux à force de foi et de prières, apportant dans ces lieux incultes l'eau claire et l'air sain. Cependant, il arrive qu'ils échouent et meurent à la tâche, trouvant alors une place enviée au Paradis. A amender les sols et à faire venir le fruit d'endroits déserts, ils sont les pionniers dans le défrichage et les cultures agricoles. Aux heures de disettes, ils sont le recours des miséreux. Fondamentalement rural puisque autarcique par essence, le monastère est le phare de ce monde principalement agricole et jouit donc d'une aura d'excellence.

Cependant, en réponse à l'accroissement des villes, des ordres « mendiants » sont apparus, cherchant le dénuement sans possibilité d'amélioration de leur sort. Ces ordres, désireux d'être plus pauvres que les pauvres pour signifier leur intense dévotion, jouissent de l'oreille des bourgeois que l'amélioration des conditions matérielles amène à rechercher l'absolu avec encore plus d'exigence.

La papauté, en lutte contre le pouvoir temporel du Saint Empire Romain Germanique, a été reniée dans ses fondements par celui-ci, mettant en exergue son rôle temporel et l'amenant à user de son statut spirituel comme d'une arme pour sauvegarder l'intégrité de ses domaines en ce monde. Cela n'a pas joué en sa faveur et, globalement, l'augmentation des biens du clergé est de plus en plus mal ressentie par la population et les ordres les plus austères.

Il n'en reste pas moins que le Pape, sorti vainqueur de son bras de fer de plus d'un siècle contre l'Empereur du Saint Empire Romain Germanique avec le couronnement du docile Frédéric II Hohenstaufen (qui lui doit son trône), ayant brisé les vellétés personnelles de Philippe Auguste de France et lui ayant démontré, à Bouvines, combien l'appui divin sait réduire toute opposition devant un chrétien obéissant, ayant enfin soutenu la révolte victorieuse des barons contre Jean Sans Terre, pouvant compter sur la fidélité sans faille des royaumes catholiques de la péninsule ibérique, est le maître de l'Occident. Son arme ? L'excommunication. Tous les liens féodaux, hommages liges, contrats de servage, mariages, alliances, sont caduques suite à une excommunication. L'excommunication fait de ce qui fut un chrétien un paria juste bon aux loups. Henri IV Hohenstaufen, le plus puissant monarque de la chrétienté catholique excommunié en 1076, fit complète repentance durant un épisode resté célèbre. Durant trois jours et deux nuits, dans la neige toscane de Canossa, nu pied, à genou et en habit de pénitent devant le château où il savait résider le Pape qui prolongea l'humiliation jusqu'à la complète certitude de la bonne foi de son ouaille, il implora son pardon. En effet, non content d'être dégagés d'obligations d'obéissance, les biens de l'excommunié sont la proie de la voracité des voisins et anciens vassaux, dépeçant tous les restes encore chauds des terres de leur ancien seigneur pour leur profit personnel.

De plus, il est possible de lancer une croisade sur un excommunié...

Enfin, plus méconnu, il y a la contre-violence des milices de paix. Avant même l'existence des Croisades, il existait des milices de paix, faites de tous ceux de bonne volonté, pour faire revenir dans le droit chemin ou, à défaut, expédier devant Dieu, un chevalier trop turbulent.

Détenteurs des livres, les *Oratores* sont bien souvent à l'origine d'innovations agraires stupéfiantes ou de remèdes issues de livres anciens ou de patientes recherches. Ils savent prévoir les éclipses et connaissent l'art de lire dans la courses étoiles le défilement des heures jusqu'aux derniers jours. Ils sont donc à la fois pieux et sages, et leur prestige n'est évidemment que renforcé... Rien d'étonnant donc que 5% de la population, essentiellement les hommes, se placent au service de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Si la charrue et le soc de métal, connue dans le monde antique, n'a jamais complètement disparu d'Europe, son emploi est devenu rarissime faute de la technologie de forge adaptée (et du prix subséquent du métal en lui-même). C'est au travers les monastères qu'ils entrent dans les campagnes. La transition bœuf-araire/cheval-charrue, en accroissant les récoltes et en permettant de mettre en culture les lourdes terres argileuses, permet aux moines de se targuer de l'éloignement de la préoccupation alimentaire du cœur des Hommes. Domptant les rivières, les monastères introduisent également une minoterie plus compétitive et merveilleusement adaptée à la géographie européenne, sillonnée de rivières rapides ou puissantes.

Le lien entre les *Bellatores* et des *Oratores* est étroit. De toutes les figures qui émergent de ce magma abscons à souhait qu'est l'Histoire, même celle des siècles immédiatement précédents, les plus éminentes sont toutes celles de rois chrétiens élevés par la grâce du Seigneur au rang de conquérants voire d'empereurs. S'il y a bien une chose qui se perdit depuis ces temps médiévaux, c'est l'éclat de la geste de Charlemagne. Actuellement supplantée par les récits arthuriens, elle n'en était pas moins en ces temps de loin la plus fameuse. Richard Cœur de Lion fut l'artisan de l'éclosion du mythe du roi Arthur pour souligner l'antériorité du lignage anglais sur le continental et redorer le blason familial.

Charlemagne, qui soumit les Lombards, les Maures, les Avars (ces anciens Huns) et les Saxons, sut remettre à leur place les pirates vikings, les Byzantins et les Danois et sut écraser les rébellions aristocratiques, fait figure de grand monarque que les rois de France, du Saint Empire Romain Germanique et d'Angleterre essaient d'égaliser. Avant tout, sa piété est magnifiée. En atteignant la dignité impériale, il devint « vice-Dieu », le Pape lui fit parvenir ses protestations de soumission et d'obéissance ; il l'adora à la mode byzantine lors de son sacre... Et tout cela sans jamais n'attaquer que des païens, des infidèles ou des réfractaires au Pape !

La Chanson de Roland (assailli par ces « chiens de Sarazins ») qui, seule pour ainsi dire avec l'« invention » (plutôt la restauration) de l'école et la barbe fleurie, est parvenue jusqu'à nous, n'est qu'une partie de la geste caroline, décrivant par exemple dans le détail comment, avec ses plus fidèles lieutenants habillés de leurs seules épées, il franchit la Garonne à la nage pour surprendre les sentinelles de Bordeaux et soumettre la ville.

Mais grand cas est aussi fait de l'œuvre majeure de l'empereur : la conquête de la Saxe païenne et l'aide apportée à l'Eglise. Les Saxons, menés par le mystérieux Widukind, résistèrent jusqu'en 804, après trente ans d'une guerre implacable entre les « hommes de fer », la cavalerie lourde carolingienne insurclassable en terrain découvert, et des Saxons devenus experts de la guerre d'embuscade contre laquelle les lourdes armures métalliques sont plus une gêne qu'autre chose. Les Saxons se réfugiaient dans leurs profondes forêts où ils adoraient certains arbres, et avant tout le diabolique Irminsul, détruit de dure lutte en 773 ainsi que la forteresse d'Ehresburg qui la contenait, bien que son éradication ne suffit à faire désespérer les Saxons. Mais chaque maison noble aime à espérer pouvoir démontrer par sa généalogie sa filiation avec l'un de ces braves guerriers carolingiens (si la preuve n'est faite par un moine ou un artiste complaisant). Et ces victoires successives, acquises grâce à la cavalerie lourde, influenceront durablement la tactique médiévale : C'est par le cheval et l'armure, la lance et le bouclier et grâce à l'agrément divin que la victoire s'acquiert. La bataille est un vaste champ clos où les duels successifs attribuent à la longue la victoire à celui que Dieu décide de faire gagner. Les piétons ne servent que de faire-valoir, tantôt comme « chair à chevalier » tantôt comme simples ramasseurs de captifs. Car, en effet, les chevaliers cherchent plus à se désarçonner qu'à tuer leur adversaire homologue, aux fantassins de récupérer vaincu. Celui-ci servira de trophée et sera mis à rançon.

Au passage, les Porte-Glaives et les Estes en révolte se retrouvent dans la configuration des troupes carolingiennes et des patriotes saxons...

Charles Martel, qui brisa les Bavarois et les Aquitains, repoussa Saxons et Frisons, est fameux pour avoir « sauvé la chrétienté » en 732 en repoussant les Arabes à Vouillé (là où se trouve l'actuel Futuroscope), là même où Clovis avait battu contre toute attente les hérétiques Wisigoths (chrétiens aryens). Champion du Christ, sa gloire était faite pour les siècles à venir.

Un autre roi fameux est donc Clovis, le premier roi barbare devenu chrétien. Comment le Seigneur lui permit de vaincre Alamands, Burgondes, Wisigoths et les autres factions franques, est relaté le soir à la veillée par les conteurs. De même, comment le Saint Chrême fut apporté à Saint Rémi par une colombe du Saint Esprit pour signifier la dignité du catéchumène a été colporté avec célérité par ses descendants, véritables ou prétendus...

Bellatores

Ceux qui font profession de se battre sont de deux sortes : la noblesse, seule habilitée à portée l'épée au quillon en forme de croix, symbole de justice et de piété, et les hommes d'armes. Ceux-ci obéissent à ceux-là.

La noblesse jouit, en apparence, de la plus enviable des situations. Nourris et logés par la communauté qui les entoure, ils ont des loisirs et une aisance matérielle bien supérieure au commun des fidèles sans les restrictions que s'imposent les moines. Exerçant la justice, ils en sont donc partiellement prémunis. Mais cette appréciation se révèle rapidement hâtive pour la plupart d'entre eux.

Certes ils jouissent d'une demeure en dur mais celle-ci est un poste de défense. Ils n'en sont pas propriétaires, juste placés là par leur hiérarchie –sauf pour ceux à la tête de la hiérarchie, évidemment. Certes, l'administration des terres est héréditaire (dans la mesure d'une lignée mâle apte à la guerre) mais les limites de leur fief peuvent varier d'un moment à l'autre, suivant une défaite de leur suzerain ou un redécoupage des frontières. La vie de la petite noblesse est aussi frustrée que celle de leurs administrés, l'épaisseur des murs en plus. Même s'ils jouissent d'une nourriture abondante même au cœur des ères de famine, celle-ci est issue du travail de serfs attachés à la terre et non à leur personne. Le contrat de servage n'est pas non plus à sens unique : Etre serf donne le devoir au sire d'assurer la protection de son serviteur. Les loisirs sont avant tout la préparation à la guerre comme la chasse ou les tournois.

Il faut encore payer l'équipement de guerre, les frais d'entretien des fortifications, les frais d'expéditions lorsque le suzerain appelle à la guerre... Bien souvent, les nobles préféreraient des liquidités plutôt que des biens en nature en assez grand nombre pour se gâter ou nourrir tout un régiment. Les seuls recours sont la guerre privée (pour agrandir son fief et piller au passage) ou la guerre pour le seigneur (le pillage et la mise à rançon des ennemis vaincus) ou la guerre pour Dieu (partir en Croisade, l'expédition la plus incertaine quant aux gains mais la plus sûre quant au coût : il s'agit d'un investissement extrêmement lourd, imposant de s'endetter ou de vendre des terres). Et être à court de liquidités vous expose à l'appétit d'un voisin plus prévoyant capable de louer ponctuellement le service d'hommes d'armes pour fondre sur votre tour sans que vous puissiez avoir cette possibilité pour accroître votre force.

Avant tout, être *Bellatores* impose donc de faire la guerre. Les nobles sont tenus à quarante jour de service militaire envers leur seigneur mais nombre d'entre eux font bien davantage, tantôt pour plaire à celui-ci, tantôt pour accroître leur bien aux dépens du voisinage. Cependant, le risque de mourir est grand et, plus grand encore, le risque de ne pas aller au Paradis est immense. Les nobles se doivent d'être exemplaires car leur métier consiste à commettre le meurtre, sauf dans le cas de la croisade évidemment. Le monde est peuplé de méchants, brigands, hérétiques, païens et autres infidèles et il est nécessaire à la chrétienté d'entretenir un bras armé. Cependant, ceux qui choisissent cette voie savent qu'ils risquent leur âme dans l'affaire...

De ce fait, l'exercice des armes est limité en théorie. Nul cleric, enfant ou femme ne doit avoir à souffrir de la guerre. Il faut respecter la paix de Dieu (aucune violence le dimanche, jour du Seigneur, et lors de certaines fêtes) et la Trêve de Dieu (arrêt des combats durant l'hiver), les édifices religieux, refuge des populations, et les pèlerins. Il advient que les *Bellatores* passent outre. C'est alors à leur risque et péril vis-à-vis de l'au-delà...

L'adoubement scelle l'entrée dans le monde la noblesse ; C'est un rite sacralisé là où il n'était qu'un enrôlement. L'équipement d'un chevalier doit être constitué au moins :

- D'un cheval de guerre. Il en existe trois sortes : le cheval ordinaire (ou roncín), le destrier et le turcoman. Le premier est un cheval de monte ordinaire, flegmatique car rompu aux combats et agréable lors des longues chevauchées. Le second est le cheval de guerre par excellence, rapide, intelligent, très maniable mais si vif qu'il peut s'épuiser vite ; Il n'est utilisé que pour le feu des batailles, monté au dernier moment. Les meilleurs sont les andalous. Il est sous la responsabilité de l'écuyer entre-temps. Enfin, les turcomans allient la puissance des roncins et la vigueur des destriers. Il vaut trois destriers.

Le cheval est l'élément le plus important pour un chevalier : Il lui doit son nom et quasiment tout son équipement y est adapté. C'est sa monture qui l'élève au-dessus de la masse des piétons et lui confère en partie sa morgue.

- D'une épée. C'est le symbole de sa charge et la croix formée par la garde est la marque des vœux de chevalerie. A double tranchant et à lame creusée de cannelure pour l'alléger, elle ne se manipule que de taille car elle est longue (1,10m) et lourde (puisque maniée d'une seule main, l'autre tenant l'écu), adaptée aux combats équestres. Suivant les endroits, le suzerain ou le vassal fournit l'épée voire l'épée, symbole de la charge nobiliaire, s'hérite au décès du père et à l'entrée en héritage du fils aîné. Normalement, elle est donnée au fils par le père lors de l'adoubement mais est le bien du suzerain.

- La lance de cavalerie, à usage unique chez certains, fait trois mètres et est à la garde de l'écuyer jusqu'à la charge. Il en a d'ailleurs souvent en réserve puisqu'elles sont souvent rompues. C'est à la fois une arme inégalée contre les piétons (embrochés) et les cavaliers (renversés) ; C'est également la seule arme réellement apte à tuer un autre chevalier presque à coup sûr, la puissance de l'impact faisant office d'ouvre-boîte.

- D'un écu, bouclier soit en amande aigue (pratique à cheval mais aussi à pied, pour planter la pointe au sol afin de recevoir à pied une charge) soit en forme de blason. Il est important car, avec l'arrivée des heaumes, les combattants ne se reconnaissent pas entre eux ; Il est alors le support des armoiries (l'héraldique est une science naissante) et peut être mis en scène par son transport aux mains de l'écuyer en période de calme. Il est courroyé au cou (d'où « courroie ») par une sangle ; Derrière l'ombo, cette protubérance métallique centrale, se trouvent les énarms, ces sangles manuelles.

- Le haubert, cote de mailles doubles porté au-dessus du gambison, manteau molletonné (et déjà une protection en soit), couvre le torse, les bras et les mains jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux genoux. En dessous sont portées les chausses de mailles. Le tout nécessite un an entier à un forgeron chevronné et est donc très onéreux. L'écuyer est indispensable pour la vêtir.

- Le casque, enfin, qui peut coûter très cher également. Il en existe deux grandes sortes : Les armets ou casque à nasal (préféré pour les contrées chaudes et par les chevaliers pauvres) et le heaume, casque conique ou cylindrique dissimulant complètement son propriétaire et offrant une excellente protection (sauf des coups descendants sur le plat apical, brisant par rebond les clavicales).

- La « miséricorde », une dague apte à se glisser jusqu'aux parties vitales d'un chevalier au sol empêtré dans son armure.

Le vassal et le suzerain se jurent fidélité et assistance mutuelle devant Dieu. Attention, cela ne veut pas dire assistance exclusive. Un chevalier peut être possessionné par d'autres seigneurs. Cependant, il choisira son suzerain primordial en lui accordant l'hommage lige. S'il peut répondre à l'appel d'un suzerain, il ne pourra prendre les armes contre son lige et ses demandes d'aide sont prioritaires. A la fin, le suzerain donne les lettres de noblesse au noble. Le noble doit toujours pouvoir les présenter et le suzerain toujours disposer des actes de la cérémonie s'il veut prouver que tel ou tel lui doit hommage. Si l'un ou l'autre est incapable de présenter sa lettre, l'autre peut se tenir pour désengagé...

Puisque les terres appartiennent au suzerain, les forteresses sont « rentables à merci » : Le suzerain peut utiliser le château d'un vassal à des fins militaires tant qu'il le rend intact ou répare la casse. Le suzerain a le droit de gîte (le vassal se doit de l'accueillir lorsque le suzerain le veut), le vassal doit l'aide pécuniaire à son suzerain dans quatre cas : Adoubement du fils aîné du suzerain, mariage de la fille aînée, départ en croisade et rançon. Les Anglais n'ont pas l'obligation de croisade mais l'Empire a en plus l'obligation pour la première comparution à la cour et la convocation en arme par le souverain.

La hiérarchie des titres de noblesse

Chevalier, baron, comte, duc, prince, roi sont les titres nobiliaires par ordre croissant. Vicomtes et marquis apparaîtront aussi mais, tout du moins au Moyen Age, représenteront des réalités contrastées. Vous êtes invités à consulter sur le présent site une explication plus poussée des éléments martiaux de cette époque.

Les mercenaires font que la vraie difficulté ne réside pas dans la guerre elle-même mais, plutôt, dans la période qui la suit immédiatement. En effet, les hommes d'armes ayant loué leur assistance durant les conflits se retrouvant désœuvrés s'en vont rôder dans le pays, rançonnant et pillant. Alors qu'ils purent rendre d'appréciables services aux nobles soucieux de leurs agissements sur les populations (avec une attention diverse), ceux-ci sont amenés à les traquer et détruire afin d'amener la meilleure partie d'entre eux à se ranger ou, mieux, à partir loin chercher fortune. L'entreprise peut se révéler plus qu'ardue mais nécessaire pour permettre à tous de retrouver le calme indispensable à la prospérité. Ils peuvent gangrener toute une région s'ils peuvent se coaliser en Grandes Compagnies (si les nobles leur en laissent le temps) et tenir tête à des armées féodales. Le mercenariat est cependant marginal et une telle extrémité ne se voit que très rarement... Pour l'instant.

Par exemple, Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste se sont heurtés par mercenaires interposés, Cadoc pour Philippe, Mercadier pour Richard. En guise de remerciement et éviter de le voir se retourner contre lui, Richard anoblit Mercadier, qui fut fait baron de Beynac.

Au demeurant, les chevaliers sont les maîtres du champ de bataille et rien ne leur résiste sinon leurs pairs.

Le pouvoir des petits nobles est donc strictement agricole et, le plus souvent, lié à des impôts ou redevances fixes ou par individu. Cela les tiendra donc à l'écart de la croissance des villes, aux mains de l'aristocratie et des rois, et justifiera leur perte.

A cheval entre les deux, il est possible de rencontrer des chevaliers errants, fils cadets de familles prolifiques ayant, tout comme les aînés, suivi un entraînement militaire. Celui-ci leur permettant, si nécessaire, de prendre la place laissée vacante dans la succession par le décès des aînés avant leur entrée dans le patrimoine paternel. L'objet du dilemme apparaît lorsque le cadet refuse d'entrer dans les ordres.

Cette pratique était plus courue alors qu'on ne le pense, car très prestigieuse et matériellement enviable même sans la dérive népotiste du siècle des Lumières. En effet, des monarques sinon des empereurs en puissance se sont faits moines pour échapper à un siècle violent et vivre en accord avec leur foi et leur désir d'élévation spirituelle et intellectuelle.

Or donc, le cadet, devenu professionnel de la guerre mais sans ressources n'avait souvent comme richesse qu'un titre, une aptitude au combat et au commandement des troupes, et une morgue accrue par le désir de n'être noyé dans la masse des gueux d'autant plus grande que se rapprochait la pauvreté... Ces hommes, mal dotés et aigres, pouvaient se mêler aux bandes d'écorcheurs, voire en prendre la tête. Certains entraient dans un ordre militaro-religieux, d'autres s'en allaient courir leur fortune dans les tournois ou dans les contrées en guerre pour rentrer en grâce auprès de suzerains potentiels et d'entrer à leur service.

Géopolitique européenne

Trois grandes puissances se disputent l'Europe : Le Saint Empire Romain Germanique, le Royaume de France et le Royaume d'Angleterre. A ceux-là se rajoutent des puissances moindres mais, de toute façon, toutes sont catholiques : Les royaume du Danemark, d'Ecosse, de Suède, de Norvège, de Hongrie, de Pologne, de Catalogne, de Leon, de Navarre, du Portugal, de Castille et d'Aragon. Viennent ensuite des terres plus morcelées comme les royaumes normands de Sicile, l'Italie du Nord et l'Irlande. Des « comtés » ou « duchés » sont parfois aussi indépendants que des royaumes, comme le comté de Champagne, dernière authentique dynastie carolingienne, ou le comté de Mazovie, grand allié de ceux qui luttent contre les païens du littoral balte...

L'Empire initial comprend l'Allemagne, la Bourgogne (la frontière est le Rhône) et l'Italie du Nord.

L'Empereur, élu, est malgré tout membre d'une dynastie, le titre impérial passant de père en fils ou suivant les branches mâles inférieures. Les électeurs, ducs et comtes, sont à la tête de sous-unités ethnique, comme les Bavares, les Francs, les Franconiens, les Souabes et les Saxons. Si les villes sont en plein essor, elles reviennent de si loin qu'elles n'ont guère l'influence des campagnes où l'écrasante majorité de la population vit et travaille. Le long des frontières, les marches sont tenues par des margraves, l'équivalent des marquis en Francie ; Les nobles sont parfois conviés à des diètes pour les élections les plus importantes mais il n'y a pas de capitale. Les élections impériales ont lieu à Mayence.

La partie italienne, elle, est beaucoup moins féodaliste et jouit d'une civilisation encore urbaine, les campagnes nourrissant et étant dominées et non l'inverse comme cela se passait dans le reste de l'Empire.

L'un des (rares) points forts de la cause impériale contre les Grands est l'appui qu'il a du Pape. Jusqu'à Grégoire VII, élu pape en 1073, les papes sont des « créatures » dociles placées là par l'Empereur. En contrepartie de quoi, l'Empereur offre des terres et des domaines aux évêchés dont les Empereurs désignent les titulaires par investiture. Le pouvoir « impérial » comme du temps de l'Empire Romain est effectif : mouvement centralisateur et prédominance du pouvoir temporel (l'Empereur) sur le spirituel (le Pape). Et le goupillon local est donc l'assistant le plus efficace du glaive germanique.

Après le Schisme de 1054 entre les Orthodoxes et les Catholiques, En 1059, profitant du jeune âge d'Henri IV, il commente le 6^{ème} canon du concile par un décret interdisant les investitures, passives ou actives, sous peine d'excommunication. L'Empereur, encore jeune et se refusant à la guerre, transige au travers de l'acceptation de son divorce par le Pape et la levée de l'anathème sur sa personne.

Le Pape fait publier les *dictatus papae*, désignant les prérogatives ecclésiastiques, mettant notamment en avant la possibilité de destitution des rois et des princes. En 1076, Henri IV, par le Concile de Worms, décide de le déposer. Dans la foulée, par un concile à Rome, le Pape destitue l'Empereur. L'Empereur s'incline après avoir prouvé sa bonne foi et sa complète repentance après avoir passé trois jours et deux nuits dans les neiges de Canossa en habit de pénitent, aux portes closes du château derrière lesquelles le Pape se retient de l'absoudre, ce qu'il finit cependant par faire sous les pressions du clergé régulier (Hugues de Cluny) et la noblesse italienne (Mathilde de Toscane).

Cependant, il se remet à investir des évêques et est excommunié en 1080. Le Concile de Brixen dépose le Pape et élit comme antipape Guibert de Ravenne, Clément III.

Henri VI attaque Rome pour y placer Clément et, alors qu'il ne reste plus que le château Saint Ange dans lequel le Pape est retranché, une armée de secours de Normands de Sicile fait fuir l'armée impériale ; le comportement inqualifiable des Normands pillards et esclavagistes offusque les Romains. Apparemment, c'est ce qu'attendait Henri IV qui revient à Rome. Le Pape fuit à Salerne mais la Chrétienté empêche Henri IV de consommer sa victoire.

Urbain II lève la Croisade, ce qui fait oublier un peu les querelles et le place au-dessus des monarques. En 1122, le Concordat de Worms permet aux parties de s'entendre (ou, plutôt, de reprendre des forces en vue de la lutte à venir). Le Pape et l'Empereur renonçaient à désigner des évêques, s'en remettant au collège des chapitres. Après 1125, Henri V meurt sans héritier et le titre impérial n'est relevé qu'en 1137 par les Staufen de Souabe. A l'élection, le parti des Staufen fut dénommé le parti Gibelins (de Weibligen, le château des Staufen) et ceux de son principal concurrent, Welf Henri le Superbe, duc de Bavière et de Saxe, les Guelfes. Les Guelfes sont les alliés habituels des Papes et sont pour un pouvoir aux ducs. Les Gibelins sont jacobins et veulent que le Pape n'intervienne pas dans les affaires impériales.

1154. Frédéric Barberousse fait une marche triomphale en Italie du Nord, s'appuyant sur la faculté de droit canon de Bologne pour justifier ses prétentions impériales, arrive à Rome secouée par une révolte hérétique contre Eugène III menée par un ascète hérétique, Arnaud de Brescia qu'il fait arrêter, brûler et disperser les cendres dans le Tibre pour plaire à Adrien IV, remplaçant d'Eugène. Adrien est le seul pape anglais de l'Histoire. EN 1155, il est couronné empereur.

En 1158, pour calmer les ardeurs indépendantistes et les guerres privées des villes italiennes entre elles, Frédéric reparaît avec des chevaliers décidés à faire un peu de butin. Les choses tournent mal : Les édits de paix, mettant entre les mains impériales la meilleure partie des impôts, sont trop rapides pour les mentalités du Moyen Age et avant toute apparition de sentiment national. Les villes se révoltent, Créma tient sept mois puis Milan se révolte. Or, en 1159, Adrien IV meurt et Alexandre III est élu. Frédéric lui préfère Victor IV qu'il proclame antipape. Frédéric et Victor sont excommuniés (1160) et Alexandre se carapate à Sens pendant deux ans. Milan tombe en 1162 et est pillée intégralement puis brûlée. Son enceinte est rasée.

En 1165, le Pape rentre à Rome, comptant sur les Normands. Mais Barberousse attaque Rome, fait défoncer les portes de Saint Pierre et Alexandre de fuir (1167). Mais une épidémie ravagea bientôt l'armée impériale (fléau de Dieu !!!). Alexandre III réconcilie les cités italiennes rivales et les Normands : la Ligue Lombarde. Milan relève ses fortifications. Des vassaux allemands dont les forces se sont accrues aux dépens des Salves (Henri le Lion, duc de Saxe par exemple) décident d'en profiter et l'Empereur doit rentrer en urgence en Germanie. Les choses revenues dans l'ordre de force, il repart à l'offensive en 1176. A Legnano, les unités milanaises, les plus déterminées suite au sac de 1165, assurent la victoire des Italiens. L'Empereur laisse sa bannière et son épée sur le champ de bataille. Par la paix de Constance, il s'engage (1183) à respecter l'indépendance des cités italiennes et il signe à Venise un accord où il s'engage à ne plus engager sa barbe rousse dans les rouages des élections pontificales. Après avoir définitivement dépouillé Henri le Lion et à la mort d'Alexandre III, il songe à se venger mais une nouvelle consterne la chrétienté : Saladin a repris Jérusalem (1187). Il marie son fils Henri à Constance de Sicile, une femme laide et âgée mais gracieuse. L'Italie pouvait devenir impériale.

Frédéric Barberousse se noie en Asie Mineure. La légende veut qu'il ne fasse que dormir et qu'il ressortira lorsque l'Allemagne aura besoin de lui. Une autre légende, arabe, prétend qu'il se soit converti. En tout cas, la formidable armée qu'il avait amené avec lui se disperse alors qu'elle constituait le cœur de la troisième croisade.

Innocent III monte sur le trône de Saint Pierre en 1198. Enfant du sérail, il n'en reste pas moins très pieu et très déterminé, aidé en cela par une intelligence vélocité et un caractère trempé. D'aucuns disent de lui que c'est le plus grand Pape du Moyen Age.

En Allemagne, les guerres civiles ont repris. En France et en Angleterre, Richard Cœur de Lion, Jean Sans Terre et Philippe Auguste se déchirent. De plus, Alexandre III sauve militairement Philippe Auguste très en difficulté contre Richard Cœur de Lion (Fréteval, où il perd même ses archives, et Gisors) en imposant une trêve à Richard. Leopold 5, le duc d'Atiche, qui avait fait prisonnier Richard Cœur de Lion, a été excommunié pour cela.

Pourtant, Henri VI voyait grand : Sicile en poche via Madame, il a marié son frère avec une princesse byzantine, Byzance qui n'est d'ailleurs pas contre ce fils de renégat au Pape. Richard Cœur de Lion, pour être libéré, lui a rendu hommage (il est donc tenu par l'hommage envers le Roi de France et l'Empereur en même temps) et lui a versé une énorme rançon. Mais une épidémie le terrasse en 1197. Sa femme meurt dans l'année.

Guelfes et Gibelins s'opposent de nouveau. Il faut noter la montée en puissance de ducs et de margraves (marquis, donc dotés de terres frontalières en expansion soutenue). Contre Philippe de Souabe (le frère d'Henri VI), le champion du Pape est Otton de Brunswick. En 1208, Philippe est assassiné. Otton renverse son alliance et somme les villes italiennes de se soumettre. Le Pape soutient alors Frédéric II, le fils d'Henri VI et de Constance, alors à la cour normande de Sicile. En 1212, Frédéric est élu empereur à Mayence mais Otton s'y oppose et c'est le Pape qui sauve la tête de Frédéric. En 1214, Philippe Auguste écrase Otton à Bouvines, permettant à Frédéric de devenir empereur effectif.

Innocent III a eu des démêlées avec Philippe Auguste à propos d'Ingeburge, la sœur du roi du Danemark, qu'il répudie en faveur d'Agnès de Méran (1198). Innocent III inaugure donc son règne par un interdit sur le roi de France, et donc tout le royaume ! Si le roi force la réouverture des églises avec ses soldats, il doit céder sous les pressions multiples après huit mois de bras de fer. Le Pape a donc maté Philippe Auguste...

Reste à savoir pourquoi Ingeburge, aussi appelée Isambour, pourtant d'une grande beauté, a ainsi été répudiée...

Du côté de l'Ibérie, Leon, Castille, Aragon, Catalogne et Portugal font reculer les Maures régulièrement. Le fleuve-frontière est le Duero en 1030, le Tage un siècle après, puis, en 1212, *grosso modo* le Guadiana après la bataille de Las Navas de Tolosa, et les musulmans perdent encore du terrain. Assistés avec ardeur et succès par les ordres militaires, les rois de la péninsule sont des chrétiens fidèles et avisés.

Du côté de l'Angleterre, Richard Cœur de Lion est enfermé à Durnstein (1191-1196, à vérifier) par le duc d'Autriche (Saint Empire Romain Germanique), suite à la collusion de celui-ci, d'Henri VI, de Jean Sans Terre et de Philippe Auguste, très heureux d'avoir le médiocre Jean Sans Terre et non le redoutable Richard. Lorsqu'il revient de sa captivité, il se lance dans une campagne victorieuse contre Philippe Auguste qu'Alexandre III lui empêche d'exploiter pleinement. Il meurt abattu d'un carreau d'arbalète tiré depuis le château qu'il convoitait en Limousin. Le cruel tyranique Jean devient donc pleinement roi. Le rapt de la fiancée d'un vassal par Jean Sans Terre (1202) et le meurtre d'Arthur de Bretagne, son neveu, de ses propres mains (1203) sont deux excès montrant le personnage. Il perd la meilleure partie de ses domaines sur le continent après la guerre contre Philippe et est excommunié. Philippe rassembla une flotte qui faillit porter la guerre outre-Manche mais le Pape leva son excommunication. Renaud de Damartin, ancien comte de Boulogne, passé à l'Anglais, rallia à la cause britannique Otton et Ferrand du Portugal, comte de Flandres. Leurs trois armées (Otton, Ferrand et Renaud) furent écrasées à Bouvines (27 juillet 1214) tandis que le futur Louis VIII battait Jean débarqué à La Rochelle à la Roche aux Moines. En 1215, les barons Anglais en révolte contre Jean prennent Londres et imposent la Grande Charte, posant les bases de la monarchie constitutionnelle anglaise moderne.

De 1201 à 1227, Valdemar II Sejr, roi du Danemark, conquiert le Holstein et Hamburg, qui est immédiatement reprise par l'armée impériale. Il conquiert également le Mecklenburg et la Poméranie (en gros, la future Prusse) et rétablit sa nation comme une puissance de l'Europe du Nord. Entre-temps, cependant, une guerre civile entre les nobles et lui éclate pour le contrôle des territoires conquis. De 1202 à 1210, la loi scanique, sorte de constitution danoise, est écrite... en runes. Les Danois se lancent à l'assaut de l'Estonie, pour éviter que seuls les Allemands ne fassent main basse sur la zone, mais doivent lutter contre une résistance opiniâtre qui leur inflige de nombreuses déconvenues. Cependant, bien que décousue, la campagne militaire est plutôt un succès tandis que la campagne de christianisation est une réussite : Désireux d'échapper aux Porte-Glaives, nombre d'Estes se laissent « mettre du sel dans la bouche » et s'installer les curés danois plutôt que de subir le joug des Porte-Glaives.

En 1219, Valdemar II Sejr conquiert le nord de l'Estonie. D'après la légende, l'étendard danois, le « *Dannebrog* », chut du ciel au cours de cette campagne. Le Dannebrog est le plus vieil étendard du monde encore en usage. Tous les drapeaux nordiques, Groenland excepté, dérivent de lui.

Les *Laboratores*

Ils forment la multitude patiente et besogneuse permettant à tous de manger et vivre le plus décentement possible. Le sel de leur sueur est le sel de la terre. Nobles et clercs sont indirectement à leur service mais les *Laboratores* se doivent de plier l'échine sans broncher même face à l'injustice. Seule l'Eglise doit juger seule du recours aux armes (comprendre aux *Bellatores* « bons chrétiens »). L'exercice des armes doit leur rester étranger. Dieu, qui juge toujours et dont le jugement est infaillible, saura reconnaître les abus des seigneurs violents et des clercs indignes à la hauteur des titres et des responsabilités de chacun. Ce n'est

pas parce qu'un seigneur s'adonne aux vices que cela autorise les *Laboratores* aux vices en retour ; les deux iraient en Enfer sans espoir de rémission sinon la croisade. Il n'est pas de bonne raison de commettre un péché à moins que dans le cadre très strict de la légitime défense. *Oratores* et *Bellatores*, ayant attiré sur eux l'attention divine par leur statut, se doivent à une perfection qui n'est pas demandée aux simples travailleurs. Ils sont soumis aux impôts les plus divers et souffrent, en silence la plupart du temps.

Comme dit un adage noble en parlant de leurs sujets, « Oignez vilain, il vous poindra ; Poignez vilain il vous oindra ». Bref, rien ne vaut la manière forte. De plus, les seigneurs se rappellent bien que la « miséricorde », cette dague, peut tout aussi bien être maniée par un chevalier que par un piéton...

Il en existe deux grandes classes : les vilains et les serfs.

Les vilains sont tous les hommes libres. Colons, paysans, charbonniers, bûcherons, artisans, marchands ou marins, ils ne sont pas liés à la terre qu'ils travaillent. Leur proportion est très variable suivant les endroits. Les terres riches exemptes d'invasions (nord de l'Italie, Occitanie) ou en cours de colonisation facile (le front de friche et le front de christianisation vers l'Est) voient une population active dominée par des hommes libres et entreprenants, limitant le nombre des serfs par l'absence de besoin d'une sécurité rapprochée ou par l'esprit pionnier.

Les bourgeois sont des vilains. Libres, ils animent le renouveau commercial de l'Europe. Les mers épicontinentales sont sillonnées de nef où flottent les étendards de Venise, Gènes, Pise et bien d'autres moins fameuses. Bien que le pouvoir de pénétration des esprits de leurs contemporains soit bien moindre que celui des clercs, en prise directe avec la science et l'immensité rurale, leur influence n'en reste pas moins sensible. Les artisans, organisés en guilde, et les marchands, organisés en prévôtés, savent se soutenir mutuellement contre la concurrence « sauvage » mais aussi, si nécessaire, contre les abus des nobles.

Les serfs, à la base, sont des individus ayant perdu leur liberté de façon délibérée ou non. En effet, il y a tout d'abord ceux qui, au cours des invasions normandes, magyares ou musulmanes et lors de la période troublée de guerre quasi permanente qui s'ensuivit, demandèrent à un guerrier professionnel ou à un riche, ambitieux et courageux des leurs, de s'engager à les protéger au mépris de sa vie. Ce mercenaire permanent, faute de pouvoir être rétribué à une époque où l'argent ne vaut pas grand chose (qu'en faire ?), acceptait d'assurer la protection de ceux s'engageant à le servir et à vivre dans la zone fortifiée de la communauté d'intérêt que paysans et soldat formaient. Le brigandage, l'errance de mercenaires désœuvrés et les guerres privées mais aussi la simple police poussèrent nombre de paysans à contracter ce genre d'accord avec leurs protecteurs. A la longue, la protection s'est faite contrainte. Cependant, lorsque la guerre rôde, les serfs ont une place privilégiée au château puisque son travail appartient au fief (et non au noble qui en a certes l'usufruit). Titre héréditaire, les mariages des serfs ne sont pas libres ; Ils constituent en définitive pour le seigneur un « cheptel humain » et les unions en dehors de son fief l'empêcheraient de le gérer à sa guise

Les autres serfs sont, eux, issus de périodes de famine durant lesquelles seul le noble avait les ressources suffisantes pour acheter des denrées et des terres. Pour assurer leur subsistance, les miséreux pouvaient contracter un contrat de servage ; N'ayant nul intérêt à voir mourir ses serfs de faim, le noble jouait tacitement en faveur de leur survie et leur assurait au moins le minimum vital.

L'économie du début du XIII^{ème} siècle est florissante. Les innovations techniques se généralisent, tant dans l'agriculture (colonne vertébrale de la société) que dans le transport et le commerce.

La généralisation de la charrue et de la traction équine a déjà été énoncée plus haut ; le harnais d'épaule permet une plus grande traction (donc un sillon plus profond donc une terre meilleure) que seule le cheval peut procurer à condition d'avoir un soc plus ferme donc en métal. La métallurgie s'accroît, faisant baisser son coût et permettant l'usage de la faux (pour le foin ; la moisson est faite à la faucille) augmentant la récolte et donc le fumier, permettant à son tour de raréfier les jachères. L'attelage d'épaule permet aussi le port de charges plus lourdes ou sur de plus longues distances par le joug frontal et l'attelage en ligne. De ce fait, les routes pavées se développent et les ponts sont levés en pierre, permettant par ce cercle vertueux des transports encore plus aisés. Sur mer, l'apparition de navires plus puissants et plus maniables accroît de même l'intensité du commerce. Alors qu'auparavant les navires les plus vastes contenaient en moyenne cinquante tonneaux, les plus modernes peuvent en emporter trois cents. Ces gros navires sont nommés les cogues en Baltique et sont aux mains de bourgeois allemands qui s'organiseront bientôt en Ligue Hanséatique et domineront le commerce en Europe du Nord, stimulant son économie. Faire une cogue est assez simple mais nécessite un tel investissement au départ lors de la création du chantier naval et de capitaux à chaque navire que les Scandinaves n'y peuvent rien, avec leurs anciens knorr à cinquante tonneaux surclassés. Les bourgeois germaniques, organisés encore de façon protéiforme, ne sont pas étrangers à l'expansion christiano-coloniale sur le littoral des mers septentrionales...

Le temps de la poussée démographique est certes là mais l'espace à reconquérir sur la forêt est encore tel qu'il n'est pas besoin de se rabattre sur les terres ingrates. Les essarts, ces terres gagnées sur la forêt, permettent une colonisation interne des royaumes chrétiens par des paysans libres et des moines fervents, laissant au noble la part du pauvre dans ce développement que se monopolisent les rois et les princes en écartant leurs vassaux. Cependant, une colonisation extérieure, une poussée vers

l'est notamment, est fortement perceptible. Les Maures ibériques font les frais de la poussée vers le sud et les infidèles, musulmans ou schismatiques orthodoxes, sont aux prises avec des Européens en pleine croissance. La poussée vers l'ouest viendra...

Les transversaux

De ce schéma, quintessence d'une théorie sociale qui ne sut jamais être pleinement concrétisée, il faut tirer plusieurs grandes transgressions, des situations ou des professions mixtes. En voici les plus fréquentes.

Oratores et Bellatores

Les ordres militaro-religieux fondent le plus fameux jumelage des castes médiévales. Chevaliers et sergents d'armes peuvent devenir des miliciens du Christ (*miles christi*) pour des durées fixées ou jusqu'à la fin de leurs jours. Les moines-soldats voient leur vie rythmée par les prières monastiques et les campagnes militaires. Ils sont alternativement moines ou soldats, non pleinement l'un et l'autre. Lorsque le gonfanon est replié, invisible aux yeux de tous, une troupe de cette nature est un convoi monastique. Toutes les astreintes s'y appliquent. Par contre, lorsque le gonfanon est déployé, les hommes, de moines, deviennent soldats. Ils suivront à la lettre les interdits et observeront scrupuleusement les limites des actes guerriers, pour faire honneur à la croix sise sur eux, mais s'arrogent le droit de tuer leur ennemi, n'étant en la matière qu'un relais de la volonté divine. Lorsque le gonfanon est ramené, de bras armé de Dieu, les hommes redeviennent de paisibles moines...

La croix du Christ tient en respect le croissant islamique en Terre Sainte à force de l'entretien de telles armées, redevables au Pape seul : Templiers (1120-), Hospitaliers (1113-), Lazaristes (fin XII^{ème}), Teutoniques (1198). L'Europe occidentale s'est couverte de commanderies pour financer le maintien de ces forces armées, seul gage de survie du royaume latin de Jérusalem.

La péninsule ibérique est aussi terre de reconquête sur les infidèles. Les Maures sont confrontés à des ordres issus des Cisterciens et/ou associés aux petits royaumes chrétiens : Les ordres de Montjoie (1175-1196, abhorré par le temple), Georges (issu de l'Hôpital, 1201-), de Calatrava (1158-), dont est issu l'ordre d'Alcantara (1183-), l'ordre d'Avis (1163-) et de Santiago (1175-).

Quant aux rives de la Baltique, l'ordre des Porte-Glaives, issu du Temple, a été fondé en 1202 et confirmé par bulle papale en 1204. La prédication chrétienne trouvant un écho, même faible, chez les Livoniens, à la fin du XII^{ème}, l'évêque Albert de Buxhovden fonde Riga et appelle à l'aide des chevaliers allemands jouissant des privilèges de croisade. Cette confrérie est érigée en ordre en 1204 mais restera avant tout une confrérie aristocratique n'ayant qu'une tutelle épiscopale sans jamais atteindre le degré de monachisation des « vrais » ordres monastiques. Ils défraient immédiatement la chronique par leur sauvagerie. Dès 1203, un chef païen se rend à Rome pour se plaindre au Pape de leur brutalité ; L'érection de l'ordre peut être vu comme le désir d'assurer une tutelle forte au-dessus de ces croisés sortis de l'Enfer.

Oratores et Laboratores

Les étudiants, dépendant d'écoles cathédrales, sont soumis à la tonsure et ne dépendent que de la justice ecclésiastique, qui est d'ailleurs clairement sévère avec eux à juste titre. Les étudiants sont vus aussi bien comme des fauteurs de troubles que la future élite de la chrétienté. De nombreuses universités fleurissent en effet ou prennent de l'importance au début du XIII^{ème} siècle, posant d'ailleurs le problème du logement et de la subsistance des étudiants qui se font écrivains publiques ou copistes pour financer leurs études tout autant qu'ils s'adonnent à la boisson, aux larcins ou pire. Turbulents, ils trouvent de quoi loger chez l'habitant voire chez des prêtres désireux de soustraire les laborieux aux oisifs, des pauvres aux riches, dont Sorbon à Paris.

Bellatores et Laboratores

Les communes, sous l'impulsion des pouvoirs monarchiques pour contrer la puissance des grands nobles, se multiplient durant le XII^{ème} siècle. Non soumises aux nobles, ces villes se doivent cependant de se défendre. Les milices bourgeoises, qui existaient déjà auparavant à l'état embryonnaire dans les villes seigneuriales (guet), prennent une vraie ampleur et la levée des milices en cas de crise grave, acte rare mais éventuellement possible en cas de réelle nécessité, est une extrémité déjà effectuée par les rois. Louis VI et Philippe Auguste y ont eu recours pour repousser les Germains, notamment à Bouvines (1214) comme Charles Martel avant eux pour repousser les Sarrasins. L'économie du pays y ayant recours est affaiblie lors de la levée (nombre de bourgeois sont absents) et peu efficace. La cavalerie lourde décide en effet du sort des batailles et, bien souvent, les nobles ne savent utiliser les piétons convenablement ; les pertes sont donc lourdes chez eux.

Au demeurant, les milices restent une puissance montante et elles ont su défaire l'armée allemande lors de certains épisodes de la querelle des Investitures entre les Papes et les Empereurs du Saint Empire.

Un statut à part : les pèlerins

Ils ne peuvent vivre que d'aumônes et trouvent chez l'habitant, à défaut d'un hôtel ou d'un auberge ouvert pour eux, un toit et un minimum de confort. Ils sont exemptés de taxes durant leur voyage qui se fait toujours à pied, bourdon (cane de marche) à la main. Attaquer un pèlerin est un acte grave, plus grave qu'une attaque sur un quidam : Le pèlerin a passé moralement un engagement envers Dieu, son périple est un périple avant tout intérieur.

Les pèlerinages sont une vogue forte à cette période, aussi bien vers Jérusalem (le pèlerinage des pèlerinages), vers Rome que vers Compostelle, le plus couru.

Parmi les pèlerins, il y en a d'un type assez... Particulier : les Croisés. Ils jouissent des droits des pèlerins et, en plus, se doivent de se battre pour Dieu. En cela, le Croisé est à la fois *Bellatores* ou *Laboratores*, indifféremment suivant son origine, et *Oratores*. Ses péchés lui seront remis à la fin de la Croisade ou s'il meurt au cours de celle-ci.

Vie quotidienne

Tout d'abord, il convient de souligner qu'une que 95% de la population est campagnarde et cultive la terre ou élève. Les villes dépendent ainsi des paysans locaux pour se nourrir. Des potagers enclos derrière les murailles peuvent parfois prendre les dimensions de véritables champs au gré des vicissitudes démographiques (ce fut le cas à Constantinople par exemple). Pour autant, ceindre de remparts coûtant cher, les autorités militaires essaient de conjuguer les obligations financières avec les impératifs de la guerre de siège : Les murs ne sont ainsi pas montés au plus près des maisons mais, au contraire, un espace est prévu pour absorber la croissance urbaine et fournir à la ville quelques ressources qui lui soient propres pour subsister quelques temps en cas de siège.

Les paysans, placés tout au bas bout de cette échelle sociale, menacés par le servage s'ils ne peuvent subvenir à leurs besoins primordiaux, n'ont que peu de droits. Pour autant, leurs conditions matérielles sont souvent caricaturées et les hommes libres jouissent de prérogatives qu'ils savent pouvoir faire valoir (au moins en temps de paix). Masse laborieuse par excellence, ils sont cependant la base de la société : La noblesse n'est, après tout, que constituée de descendants de paysans aisés et entreprenants. Ses liens avec la terre sont tels qu'en définitive, une grande part de son lent déclin s'explique par le déclin relatif du pouvoir rural par rapport au pouvoir urbain. Mais nous n'en sommes pas encore là...

Les paysans sont unanimement méprisés, tant par les « bourgeois » (terme désignant les citadins, tant artisans que commerçants) que par leurs seigneurs. Un paysan est un homme sale, sous-instruit, pieux jusqu'au fanatisme et, pire que tout, souvent assez robuste surtout lorsqu'il se met à battre la campagne las de l'oppression fiscale des nobles et commerciales des négociants. Comme quoi, à l'époque, on savait vivre ! Cependant, contrairement aux idées reçues modernes, cette époque n'était pas si obscure, froide et barbare. Bien au contraire, finesse et raffinement étaient recherchés, et on faisait son possible pour améliorer ce quotidien peu reluisant.

Par contre, malgré une croyance fermement fautive, le Moyen-Age n'est pas une période de stagnation économique, bien au contraire. Le début du XIII^{ème} siècle est une période climatiquement chaude (le « Medieval Warm », avec des températures identiques aux nôtres) et, du fait du profond recul accusé après l'effondrement de l'Empire Romain et les Invasions barbares (qui durèrent la bagatelle de cinq siècles, tout de même !), la réintroduction de techniques agraires et artisanales empruntées aux Byzantins et aux Sarrasins permet un développement particulièrement vif (certaines études parlent d'une croissance économique de l'ordre de 20, voire 80% par an suivant les années). Les villes redécouvrent leur pouvoir et les milices communales se multiplient, venant à l'aide des seigneurs convenables et se refusant aux nobles despotiques.

Manger

Les produits locaux étaient la base de l'alimentation, mais on trouve un certain nombre de constantes dans toutes les classes de la société. Ainsi, l'essentiel de la nourriture était constitué de pain de trois céréales connues et utilisées pour leurs cycles végétatifs désynchronisés : seigle, d'orge ou de blé. Le grand nombre de variétés de chacun autorisait de récolter les plus précoces tandis que les autres étaient encore vertes. Les cultures d'hiver pouvaient subir le gel et celles d'été la sécheresse mais, bon an mal an, une composition prudente et parcimonieuse des champs permettait de toujours avoir du grain à moudre. A cette diversité et du fait des capacités de travail limitées, les champs se trouvaient souvent de petite taille et de forme très allongée pour faciliter le labour. Le vin ou la bière était plus fréquent sur la table de l'humble que la viande. En guise de féculents, on utilisait des pois, des fèves ou des châtaignes. Choux, les poireaux, les raves, les oignons, la laitue, le cresson et bien d'autres pouvaient être obtenues par maraîchage mais aussi par cueillette de variétés sauvages dans les zones incultes. Certaines méprises assuraient la mauvaise réputation de quelques produits verts consommés de nos jours et qui portent de biens lourds fardeaux dans des chansons d'alors. Evidemment, dans les contrées les plus nordiques, l'alimentation se doit d'être plus consistante afin de sustenter tout un chacun.

La viande rouge, essentiellement consommée par les nobles, provient des bœufs, veaux, moutons, porcs. Le petit gibier pouvait se rencontrer chez les paysans des suites de quelque braconnage. Il faut pourtant être prudent dans nos analogies : La faune d'Europe s'est rapetissée depuis cette période sous la pression conjuguée de la chasse et de la destruction des habitats. Ainsi, les lièvres que nous jugeons anormalement gros sur les scènes de chasse des tapisseries sont pourtant à l'échelle. Encore aujourd'hui, il se trouve une variété flamande mesurant 1,50m de long. Sangliers et cerfs, ces grands ravageurs des cultures, finissaient souvent sur la table seigneuriale. L'élevage d'animaux domestiques était également pratiqué, fournissant facilement

des volatiles (poules, oies, pigeons, cygnes, lapins, et mêmes paons, qui étaient alors servis à table parés de toutes leurs plumes). L'alimentation était presque exclusivement carnée chez les populations nordiques, notamment chez les plus riches, les foyers plus modestes utilisant largement le lard ou les abats. Toutes ces viandes étaient accompagnées de condiments variés : ail et moutarde (richesse bourguignonne) étaient les plus répandus, mais on trouvait aussi du poivre, du gingembre, du safran et de la cannelle suivant la capacité financière et les productions locales. Dans le Nord de l'Europe, les villes hanséatiques font office de pôles de richesse et fixent les modes, notamment culinaires.

Le poisson était consommé principalement au printemps, pour palier à certaines maladies comme la goutte provoquées par l'excès carné hivernal chez les riches et combler la « jointure » entre les dernières récoltes d'automne et les premiers fruits de l'année nouvelle. Mais heureusement, le carême observé par tous assurait une moindre ponction sur les réserves et aidait au franchissement de cette période critique à tous sous un prétexte religieux. Poissons et crustacés étaient les mêmes que de nos jours, mais on consommait en plus certains squales -et des baleines, qui peuplaient alors l'Atlantique, et qui accommodaient de leurs lipides les féculents. Venue de Chine, la pisciculture était connue, appréciée et valorisée par les monastères qui, au travers de la symbolique ichthyenne pour les croyants, considéraient ainsi joindre l'utile à l'agréable à Dieu.

Les fruits disponibles étaient des cerises, fraises, pêches, framboises, groseilles, figues, nèfles, amandes, noisettes, noix, châtaignes, prunes, poires, pommes, coings, puis des melons et des abricots après les croisades dans les pays les plus éclairés.

Tous ces mets étaient cuisinés de façon similaire à la notre : En soupes, rôtis, grillades, bouillis, friture, ragoût, etc. Les farces étaient très utilisées, étant principalement à base de mie de pain trempée dans le vin ou la bière. Les pâtisseries étaient moins variées que de nos jours : on faisait des beignets, des gaufres, du pain d'épices, des tartes aux fruits, à la crème ou au fromage, des galettes, des crèmes et des flans. Le miel se substituait alors au sucre, surtout dans les zones nordiques.

Notez cependant que, pour des raisons pratiques (coût en temps et hygiène), la soupe était l'aliment de base, accueillant tout ce qui pouvait servir à nourrir le foyer : Viande (rarement), légumes (souvent), pain (toujours). L'huile, rare et chère, ne se rencontrait qu'auprès des riches de façon substantielle. La précipitation d'huile bouillante sur la tête d'assaillants lors de défenses de citadelles semble donc beaucoup plus rare que ce que l'imagerie tend à faire croire. L'eau bouillante et la poix suffisaient assurément !

Au XIIIe siècle, un ménage avait passé un accord avec le monastère proche : ils laissaient leurs biens aux moines, qui devaient en retour subvenir à leurs besoins, leur vie durant. Les textes retrouvés stipulent qu'il était fourni : 2 pains, 4 litres de cidre, de bière ou de la boisson des frères tous les jours, 1 plat de viande trois fois par semaine et les autres jours 6 œufs, remplacés par 4 harengs pendant le carême. Tous les mois étaient ajoutés 1 boisseau de bois pour le chauffage et la cuisine, et ils recevaient 30 sous par an pour leur habillement.

On mangeait souvent avec des écuelles ou une miche creusée, des cuillers et des couteaux (souvent un pour deux personnes). On n'utilisait donc pas d'assiettes, qui étaient remplacées par des tranchoirs : de larges morceaux de pain rassis, sur lesquelles on posait les viandes ; les convives les prenaient avec les doigts et croquaient simultanément dans le pain et la viande. Tandis que le repas avançait, la tranche de pain rassis qui subsistait s'imbibait et sa consommation clôturait le repas. Quand on mettait des nappes (chez les riches), le tissu débordait largement de la table, et les convives s'y essuyaient les doigts. Les indigents, eux, creusaient le dos de leur pain pour en dégager une cavité pour recevoir l'obole d'une aumône alimentaire, la seule qu'à l'époque ils étaient susceptibles de recevoir quotidiennement. Au début du repas, on se lavait les mains à la fontaine, et le fait de « corner l'eau » était la manière d'annoncer le repas. Parfois, l'eau était parfumée aux pétales de rose, de menthe ou de verveine aussi bien chez les riches que chez les pauvres. A la fin des repas, un serviteur apportait un large vase rempli d'eau (appelé aiguière), qu'on se faisait passer et dans lequel on se lavait les mains.

Se vêtir

L'interdit biblique de la nudité était suivi avec une ferveur inquiète au Moyen Age. Les hommes portent des braies, héritage celtique apprécié pour son caractère usuel et calorifique. Ce dernier, un caleçon de taille variable, était fait de laine, de toile ou de cuir. La braguette de l'époque était une pièce rabattue qui était maintenue par des nœuds : L'aiguillette. Il est difficile de discerner l'origine du nom car il y a parfois confusion avec le phallus. Toujours est-il que « nouer l'aiguillette » (attenter à la virilité d'autrui jusqu'à l'empêcher d'atteindre l'érection ou l'éjaculation) était un crime grave qui, considéré comme de la sorcellerie, pouvait vous valoir l'internement à vie. Ce phénomène s'explique aujourd'hui par psychanalyse mais valait à de pauvres femmes, trop belles ou trop ressemblantes à un visage inconsciemment sacralisé par le partenaire, une fin abjecte. La braie était maintenue à la taille par une ceinture appelée braiel. Le haut du corps était couvert d'une chemise à manches longues, tombant à mi-mollet. Jusqu'au XIIe siècle, cette chemise était en laine, puis l'usage de la toile, de plus en plus fine, se répand. Les plus pauvres et les moines demeurèrent les seuls à l'employer (la bure monastique par exemple). Les gens soigneux changent de chemise tous les quinze jours.

Les femmes portent la même chemise, mais tombant jusqu'à la cheville. On peut dire que la mode était aux dames fines voire évaporées qui contrastaient avec la vigoureuse santé des femmes du peuple. En cela, les canons d'alors pourrait ressembler aux actuels en ce qu'une poignée désignent ce qui est à la mode à une population ne s'y reconnaissant pas et faisant surtout grand

cas du charme qu'il soit porté rond ou grêle. La mode noble étant aux poitrines hautes, certaines n'hésitant pas à fixer des pelotes "en forme de pommes d'orange" pour améliorer leurs formes. Celles trop généreusement nanties se serraient la poitrine dans un voile de mousseline que l'on épinglait par derrière (l'ancêtre de notre soutien-gorge).

Hommes et femmes passaient ensuite un doublet, c'est à dire un gilet piqué et ouaté, puis une cotte, qui est une robe longue et largement évasée vers le bas puis un surcot, qui peut prendre diverses formes et être de matières variées. Souvent fourré pour l'hiver et single (sans doublure) pour l'été, ce peut être un vêtement aussi long que la cotte, ou une simple jaquette, avec ou sans manches, avec ou sans passementeries, broderies, fourrures, etc. Des surcots faciles à laver et sans manches se passaient sur les vêtements avant le repas, et tenaient lieu de serviette. La ceinture, généralement portée par les seuls hommes, est souvent de cuir, parfois brodée ou orfévrée. On l'utilise pour suspendre les couteaux, les clefs, la bourse ou dévoiler les amants comme dans le cas de Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis X de France et Blanche de Bourgogne, femme de Charles (futur Charles IV *le Bel*), sont dénoncées par Isabelle de France (fille de Philippe le Bel et reine d'Angleterre) dans l'affaire de la tour de Nesle. Elles auraient trompé leurs maris sans honte avec deux frères : Philippe et Gauthier d'Aunay, tous deux chevaliers de l'hôtel royal.

Un manteau souvent fourré de lapin, ou d'écureuil, fermé sur la poitrine par une broche, sans manches mais à capuchon facultatif, protégeait du froid lors des déplacements à l'extérieur. Son aspect trahit sa filiation avec la houppelande et, comme la fibule de celle-ci, l'agrafe pouvait être un bijou très travaillé. Du fait des frimas, les va-nu-pieds étaient rares. Les parties inférieures étaient couverts par les chausses, des bas tricotés ou taillés étroitement dans l'étoffe, et maintenus par des jarretières. Parfois, les chausses étaient "semelées", ce qui évitait de mettre une autre chaussure, surtout à l'intérieur. Sinon, on portait des souliers faits d'étoffe ou de cuir souple et, l'hiver, des brodequins fourrés.

Un texte du début du XIII^e siècle indique la marche à suivre la matin, une fois dites les prières : "*Premièrement vêtez votre chemise, chaussez vos braies, vêtez votre blanquet ou votre futaine* (sortes de gilets), *affublez votre chaperon, chaussez vos chausses, chaussez vos souliers, puis vêtez vos autres robes* (employé ici dans le sens de vêtement), *et ceignez votre courroie (ceinture).*"

Se laver

Le texte cité précédemment indique aussi : "*lavez vos mains, vos doigts, vos ongles, votre visage.*" Ainsi, il n'était procédé à la toilette qu'une fois les vêtements mis, et on se bornait à nettoyer les parties du corps qui restaient visibles. Ceci était avant tout dû à la promiscuité : plusieurs personnes partageaient la même pièce, et il n'y avait aucun moyen de s'isoler pour la toilette. De même, des croyances médicales saugrenues (pour nous maintenant) prétextaient que se laver était dangereux ; La saleté comblait les pores de la peau et empêchait les humeurs malsaines d'y pénétrer... Il fallait d'ailleurs s'en abstenir dans les trois jours qui suivaient une saignée.

Cependant, les paysans faisaient régulièrement des toilettes plus poussées, qu'ils pratiquaient torse nu devant un seau d'eau. En ville ou dans les châteaux, on prenait des bains dans les mêmes grandes cuves de bois qui servaient à couler la lessive. On en recouvrait le fond d'un linge épais, afin d'éviter les échardes. Dans les monastères par contre, les bains étaient réservés aux malades et aux convalescents. Ils étaient en effet considérés comme une coquetterie—et donc une activité rejetée. Pour autant, et ce n'était pas le moindre des paradoxes du Moyen Age, les bacheliers prenaient des bains purificateurs avant l'adoubement tandis que le roi lavait les pieds des humbles en signe de soumission à Dieu. Le Moyen Age, à une période où les connaissances ne s'obtenaient que par une transmission d'une fidélité douteuse de textes ou de propos lointains dans le temps ou l'espace, ne manquaient pas de créer ainsi des informations contradictoires sur cette période : Même les plus pauvres citadins allaient aux bains publics, preuve que toute la population n'était pas convaincue de la véracité des théories médicales et leur préféraient les théories hygiénistes faisant du Moyen Age une période plus propre (d'après nos critères) que la Renaissance. On sait par exemple que Paris en comptait 26 en 1292. Ces bains étaient ouverts tous les jours sauf les dimanches et jours de fêtes. Des **étuveurs** se chargeaient de chauffer l'eau, puis quand elle était prête, des crieurs annonçaient l'ouverture du bain. Il fut d'ailleurs interdit de faire crier avant le lever du soleil, afin d'éviter que les clients, se pressant pour le bain, tombent sur des voleurs.

Se divertir

Les hommes et les femmes du Moyen Age à profitaient de toutes les occasions de rire et de faire la fête. Dans les villes, la rue est envahie par les musiciens ambulants, les jongleurs, les "monstres de bestes étranges" et les diseuses de bonne aventure. Elle peut aussi devenir le lieu de jeux collectifs, d'adresse ou de force. Alors se déroulent tirs à l'arc ou à l'arbalète, jeux de quintaine, batailles rangées à coup de cailloux... Grimper à un mât pour y décrocher quelque présent ou sauter au-dessus du feu de Saint-Jean en l'honneur d'une belle étaient pratique courante. Et sur les places ont lieu des courses de chevaux ou des jeux de ballon. Dans les campagnes, on trouve surtout des jeux de ballon, ou des lancers de javelots, des tirs à l'arc, notamment dans le Pays de Galles...

Les principales fêtes sont religieuses, ou liées à un événement royal (naissance, mariage, victoire militaire par exemple). A ces occasions, toute la population se rassemble autour de banquets, forme des processions, danse ou se presse sous le pas d'un quelconque seigneur dispersant des pièces d'or à la volée. Entre toutes les fêtes, les jours chômés pour fêter le saint patron de telle ou telle corporation, le chiffre de trente jours de repos annuel en plus du dimanche hebdomadaire semble raisonnable. La journée de travail était calquée sur la durée de la journée du fait du prix des luminaires (bougies). A la fin du Moyen Age, l'horloge mécanique viendra intégrer à l'Europe, la seule qui fit aussi ouvertement bon accueil à cette invention qui se démocratisa rapidement, les idées de travail par unité de temps absolue, donc de rentabilité. Là peut se deviner ce qui fera du continent le maître des siècles à venir...

Dans l'enceinte des châteaux, en dehors des périodes de fête, les jeux sont un moyen d'occuper les longues journées, surtout lorsque le climat interdit les promenades ou les parties de chasse. La mine et le hasard sont des jeux de dés très populaires, où l'argent intervient. Nous n'en savons que très peu de chose, notamment parce que l'Eglise l'interdira, mais apparemment il fallait faire un double six pour remporter les mises. Les échecs, apportés par les Croisés de retour d'Orient, étaient aussi très pratiqués, et faisaient même partie de l'éducation des jeunes nobles. D'inspiration hindoue, les pièces avaient déjà été stabilisées sous la forme que nous leur connaissons. Ainsi, l'éléphant de guerre, les chars ou le premier ministre avaient déjà été supplantés par les fous, les tours et la Reine. Pourtant, la Reine n'était pas libre de ses mouvements, se contentant de suivre de Roi par un mouvement gratuit qui entravait le recul de la pièce royale.

La médecine au Moyen Age

Tout d'abord, ce que Dieu a donné, Dieu peut le reprendre. L'implorer est le toute premier des remèdes. Les moines se sont fort peu souciés de médecine, faute d'accepter de faire des expériences (on ne met pas Dieu à l'épreuve !) et eux, ces grands intellectuels maîtres de nombreuses langues et riches d'un profond savoir, limitent presque leurs conseils à cela. A peine reconnaissent-ils la médecine latine, la seule pratiquée alors légalement. Ils dévoilent parfois quelque remède original compilé ou inventé mais ce n'est pas leur domaine de prédilection. Les malades se rendent dans une basilique où ils pourront séjourner plusieurs mois. Le Saint, médecin du corps et de l'âme, peut les guérir par miracles en apparaissant dans leurs rêves. Les cierges situés autour de son tombeau restent allumés en permanence, lui conférant une aura mystique. Les apparitions dues aux délires fiévreux ou à l'autopersuasion surviennent plus souvent que la guérison mais au moins les croyants rejoignent-ils l'Au-delà le cœur en paix. Les principaux remèdes reposent sur le tombeau et ce qui l'entoure :

- *la poussière du tombeau* est une panacée que les fidèles récupèrent et donnent au prêtre des lieux, qui la mélange à de l'eau ou du vin (avec des potions retrouvées dans des textes anciens ?), puis la distribue pour qu'elle soit bue ou emportée. Cette poussière est particulièrement réputée pour soigner les dysenteries, fréquentes à l'époque. Elle peut être emportée dans des petites boîtes pour une action différée.

- *la voile du tombeau* a le pouvoir de guérir la douleur des lèvres quand on la touche avec la bouche (la plupart du temps sous forme de baiser). Son contact sur la zone considérée peut arrêter une hémorragie ou retrouver la vue. Les franges peuvent être emportées comme reliques et, parfois, guérir par application les maladies du corps comme la lèpre ou la scrofule. Dans ce dernier cas, il s'agit d'une maladie soignée aussi par le roi doué de dons de thaumaturge car la scrofule est une maladie de carence et donc très sujette à l'effet placebo.

- *les cierges* brûlent au tombeau et ont, eux aussi, un pouvoir de guérison grâce à l'huile et à la mèche brûlée. La chute accidentelle de ce résidu du haut des luminaires sur le front des futurs époux lors du premier mariage de Philippe Auguste fut habilement retournée en bénédiction divine par le jeune souverain.

- *l'autel* est un lieu sacré où siègent Dieu et Jésus. Le contact de celui-ci avec de l'eau ou du vin donne à ces derniers un pouvoir de guérison.

- *la grille de bois de l'église* a elle aussi un pouvoir de guérison. Plus prosaïquement, il arrive qu'elle soit non loin d'un anneau que les voleurs essayaient de toucher avant de se faire rattraper par le guet. Dès que le malandrin l'avait empoigné, il relevait de la justice divine et les hommes à sa poursuite devaient s'arrêter : Le voyou était en territoire ecclésiastique et soumis à ses règles. Parmi celle-ci, le fait qu'il pouvait arguer vouloir se racheter et, par miséricorde, les ecclésiastiques acceptaient de l'héberger contre sa sincère repentance et de menus travaux.

Tandis que les prêtres pratiquaient essentiellement la médecine religieuse, des personnes comme les moines tentaient tant bien que mal de transmettre les œuvres scientifiques d'Hippocrate et Galien. Ces moines vont retranscrire, avec quelques modifications, les écrits anciens se trouvant dans leurs bibliothèques. Ils vont les lire, les étudier, les recopier et surtout appliquer cet art médical auprès de ceux qui en ont besoin. Ils ont une bonne connaissance des plantes que l'on utilise dans les tisanes, décoctions, cataplasmes... Les moines et les médecins en prescrivent souvent. Les moines en développent l'utilisation en créant les premiers jardins botaniques et pharmaceutiques. Nous savons maintenant que les moines ont soigné Charlemagne avec de la pénicilline, ayant découvert les vertus de cette moisissure sur les fromages de chèvre dans le sud de l'Allemagne... C'est grâce aux moines qu'une certaine idée de la médecine, extrêmement doctrinale, peut continuer à survivre. Malgré toutes les interdictions et tout leur intérêt pour les sciences, ils sauvent le patrimoine médical des médecins antiques. Les moines ne se contentent pas de recopier les manuscrits, car ils ont, grâce aux « hospitaux », la possibilité de pratiquer les théories contenues dans ces écrits avant tout celles des isolement et des soins par les traitements et les conditions de vie. C'est grâce aux moines et au clergé que les idées de quarantaine et d'enlèvement des corps s'imposent. Les contemporains s'extasiaient devant l'Hôpital de l'ordre du même nom à même d'accueillir plus de 2000 indigents et à qui il est prodigué des soins constants et onéreux à titre gracieux. La chirurgie, exigeant des conditions d'asepsie incompatible avec l'hygiène encore balbutiante et de solides connaissances souvent insuffisantes pour atteindre l'objectif salvateur, est peu pratiquée -sauvant par là même les plus robustes. Ils savent aussi administrer potions, pommades, sirops... ils sont fabriqués par les apothicaires (ancêtres des pharmaciens et des chimistes). Ces médicaments, destinés à rééquilibrer les « humeurs », sont composés d'ingrédients appartenant aux trois règnes : animal, minéral, végétal. Récemment, Saint moine Albert le Grand, en cherchant à isoler un remède plus efficace encore, a caché dans son officine un pot d'une matière minérale rare sinon nouvelle. Par erreur, elle fut donnée à un moine souffrant qui en mourut : il s'agit de l'Antimoine... Dans ces mélanges, il est fréquent que l'on rajoute des pierres précieuses (en raison de leurs fonctions « magiques »). De plus, elles servent à améliorer l'aspect des remèdes (d'où l'expression « dorer la pilule »).

Enfin, il y a la médecine traditionnelle. Cette médecine repose sur les médecins profanes qui sont bannis par la religion, les devins, les sorciers, excommuniés par l'église : Les rebouteux et les ermites qui jouissent d'une grande popularité. Ces ermites sont parfois visités par des Evêques. C'est par le clergé séculier, pourtant moins érudit que le clergé régulier, que les connaissances empiriques obtiendront droit au chapitre. Trop penchés sur les dogmes et les livres, les moines font en effet peu de cas de ces remèdes issus de l'expérience et du savoir populaire ancestral. Ils guérissent les malades par des breuvages à base de plantes. Mais la médecine profane est très critiquée à cette époque. Comme les médecins ne sont pas des personnalités de haut rang social, les dignitaires du Haut Moyen-Age peuvent donc attaquer à volonté ces médecins qui ne guérissent pas grand chose. Après les invasions et les destructions, le savoir médical ne repose plus que sur la transmission orale et les médecins profanes déclinent progressivement au rang de charlatans. L'une des maladies graves, infectieuses, contagieuses et épidémiques mal traitée est la variole ; elle se caractérise par des plaques rouges devenant des vésicules puis des pustules. Elle refait son apparition au Moyen-Age après une accalmie et revient en force en Europe. De nombreux malades sont soi-disant soignés grâce à des ventouses posées aux épaules et aux jambes qui font apparaître et crever les tumeurs. Mais les critiques ne suffisent pas et certains dignitaires jouent avec la vie des médecins. Un récit de Grégoire-de-Tours raconte que la reine Austrigilde, femme de Gontran, roi des Burgondes, ayant contracté la variole, fit jurer à son mari de tuer les praticiens, dont les potions ne la guérissaient pas, si elle venait à mourir. Les critiques envers la médecine profane durèrent jusqu'à ce que, au XI^{ème} siècle, Fulbert de Chartres, se demande s'il fallait y avoir recours..

Les femmes au Moyen Age

Epineux problème que le leur. Elles supportent le seul péché capital indispensable à la survie de la Création puisqu'en elles seules repose la matrice dont dépend la chrétienté pour sa propre survie et, par bien des aspects, elles rassemblent toutes les contradictions du Moyen Age européen. L'Eglise, de tradition méditerranéenne et, donc, misogyne, est confrontée à un peuple pétri d'égalité entre les hommes et les femmes. Ensuite, l'Eglise butte sur la mise en pratique du dogme face à une réalité bien réelle.

Suivant les personnes, leurs idées politiques ou les textes auxquelles elles se réfèrent, l'image de la femme au Moyen Age donnée en ce début de XIX^{ème} siècle est très diverse. Entre ceux qui soulignent la soumission et ceux qui soulignent le statut envié de la femme, il faut savoir faire le tri. Tout d'abord, les témoignages de ces temps sont rarement profanes et l'un des dogmes de l'Eglise d'alors est de diaboliser la femme, d'autant plus qu'elle renvoie à l'Eglise l'image de ses propres incohérences.

L'Eglise, au faite de sa puissance au Moyen Age, essaie de créer une société idéale. La structure exposée ci-dessus (*Laboratores, Bellatores, Oratores*) est une nouveauté qu'il convient d'imposer, durement si nécessaire. Au XIII^{ème} siècle, la chevalerie à son apogée est encore trop pétrie de références païennes (le quasi culte de l'épée, l'omniprésence des arbres et des

fontaines dans l'iconographie des *Bellatores* en est une manifestation) pour laisser à l'Eglise les coudées franches pour s'occuper des importants résidus de paganisme dans la chrétienté. Cela viendra à l'heure des sorcières et de leurs bûchers.

Or donc, les *Laboratores*, vidés de toute puissance et dévolus au rôle panurgique de pacifiques travailleurs, sont aussi bien des hommes que des femmes. Cependant, s'appuyer sur les hommes est indispensable en ces temps. En eux réside la force militaire, au moins à l'état de potentiel. L'Eglise va donc distiller dans les pensées la subordination de la femme à son mari sur un terreau culturel contraire. Dominé à l'extérieur, l'homme jouit de son potentat à lui : son foyer, où son autorité est incontestée. A la fin du Moyen Age, il sera possible de parler de réussite de cette entreprise...

L'Eglise est alors sexiste et la femme représente le péché originel, cependant indispensable pour la perpétuation. L'Eglise n'en veut pas aux femmes, elle en veut au sexe. Tous ses membres sont tenus du vœu de chasteté aussi peut-on avancer une rancœur certaine pour justifier cet acharnement. Donc les bulles contraignantes pleuvent. Il est ainsi interdit de procéder à l'acte dans un autre but que la reproduction. L'homme ne peut avoir commerce avec une autre femme que la sienne et, même dans ce cas, il ne peut exercer son droit d'époux qu'à certaines conditions : Pas en période de fête religieuse ni durant leurs préparatifs (l'Avant, le Carême...), le dimanche (voire aussi le samedi à la fantaisie du cru), si sa femme est indisposée ou enceinte, si c'est la fête du saint de telle ou telle corporation ou ville... Et les femmes mariées contre leur gré de s'appliquer à ne pas y déroger !

Au début du Moyen Age, les femmes avaient les mêmes droits que les hommes, notamment celui de faire la guerre si cela les chantait. Elles recevaient leur part d'héritage et les politiques matrimoniales des rois montrent bien l'importance de cela. De même, elles pouvaient gouverner dans le cas de régence, de départ de leur mari à la Croisade ou en expédition. Le contrôle de fiefs relevant du fait militaire, elles s'en trouvent écartées mais le Moyen Age abonde, même chez les rois, d'époux effacés devant leur chères et tendres aux promptes réactions. Au début donc, les différences sont infimes entre hommes et femmes, tout comme elles l'étaient du temps des Celtes, ce que le peuple était fondamentalement. Puis l'Eglise a rogné la part dévolue au beau sexe pour le marginaliser. Elle passe insensiblement de la tutelle du père à celle du mari, puis de son beau-frère ou de ses fils si elle est veuve. Or le veuvage est rare pour les femmes. Au XIII^{ème} siècle, il « naît » plus de fils que de filles (il semble que l'infanticide des filles soit pratiqué), la fille, majeure à douze ans, est alors mariée au plus vite à un prétendant (en moyenne âgé de dix neuf ans) qui la demandera en mariage. Qu'elle soit d'accord ou non, son acceptation de l'union devant Dieu n'est qu'une parodie. Le fils est gardé longtemps pour aider aux champs et son départ pour convoler est considéré comme une perte, d'où le retard de l'indépendance. La fille, elle, ma foi...

Depuis l'heure de leur mariage à celui de leur mort, les femmes mettent au monde tout en ne restreignant que peu leurs activités professionnelles. Interdites de boisson d'alcool avant quarante ans, fort peu atteignent cet âge. Si on élimine la mortalité infantile, l'âge moyen de la mort d'une femme médiévale atteint rarement trente sept ou quarante ans alors qu'un homme vite en moyenne dix ans de plus. Epuisée par ses grossesses et risquant sa vie dans les accouchements, elle est emportée avant son époux. Celui-ci a alors tout loisir de se remarier avec une « femme » de douze ans au grand mécontentement des jeunes (voyant d'un très mauvais œil cette compétition déloyale par les veufs) qui appliquent aux noces le charivari (déguisés en monstres poilus, ils harcèlent les époux, répétant en cela une tradition remontant aussi à avant la christianisation).

Bref, la situation de la femme se dégrade et elle le doit aux hommes en général et aux ecclésiastiques en particulier...

Les femmes, en se mariant, apportent avec elles leur dot et leur trousseau. Si ce dernier est un ensemble de biens, la dot peut être strictement monétaire. C'est un capital qui appartient à la femme et qu'elle investit dans le couple. Si celui-ci se dissout (répudiation), décision que seul l'homme peut prendre, il est tenu de lui rendre la dot. Ensuite, l'homme doit à la descendance de sa femme un douaire, égale à une part comprise entre un tiers à la moitié des biens du veuf. Les enfants de la défunte seuls héritent de cette part. En sont donc exclus les enfants d'autres mariages. Elles ne sont donc pas livrées complètement à elles-mêmes mais ne le doivent pas à l'Eglise. Elles le doivent à la coutume, ce faisceau étrange de faits ancestraux qui, par exemple, permet de constater que ces transactions financières lors du mariage sont exactement celles en cours chez les Gaulois.

Quant aux nobles, ils repoussent la femme dans un simple rôle d'agent stratégique (mariages politiques), de génitrice et d'éducatrice des enfants. Elle n'a que très peu de droits sinon celui de se taire. Mais l'amour courtois, qui n'est jamais un amour légitime, est un pied de nez à ce qui pourrait être une victoire cléricale...

Les hérétiques, les infidèles, les païens et les suppôts de Satan

A cette époque du Moyen Age, le monde (pour un occidental) se sépare en deux catégories : Les chrétiens et les autres.

Les hérétiques dévient du dogme. Que ce soit leur filiation au Pape qui pose problème ou des remaniements qu'ils opèrent dans les rites, ils sont dangereux car, bien que n'étant pas catholiques, ils n'en sont pas moins chrétiens.

Les hérésies sont beaucoup plus fréquentes qu'on peut le penser, sans avoir nécessairement une portée dramatique. Un monarque qui s'arrogé le droit d'élire les évêques est hérétique. Il contrevient au dogme. Un chrétien qui fustige la richesse au point que l'Eglise s'en émeuve est hérétique. Toute personne mâtinant le christianisme romain avec des idées d'autres religions est hérétique.

Les monarques sont tentés de priver le Pape de certaines de ses prérogatives sur leurs territoires, surtout ceux qui se souviennent du statut impérial romain et carolingien, où l'Empereur, choisi par le Pape, est reconnu par lui comme étant un rouage de Dieu sur Terre. Bref, chaque monarque veut être maître chez lui, contredisant en cela le seul pouvoir réel du Pape : Être le second pouvoir partout.

Ensuite, dans ce XIII^{ème} siècle redécouvrant l'abondance et voyant la richesse gonfler marchands comme clercs, nombre d'hommes et de femmes aspirent à plus de pureté. Or, l'un des éléments corrupteurs majeurs est l'argent, symbole et fondement du pouvoir. Les Dominicains et les Franciscains s'en sont émus et risquèrent beaucoup. Ils eurent une chance : Leur fidélité au Pape, récompensée par lui comme étant la réponse aux hérésies cathares et vaudoises, reniant l'Eglise pour son opulence. Ce qui aurait pu être un courant déviant a donc été introduit dans l'Eglise à part entière comme solution pour apaiser le siècle et réformer l'institution sans passer par la révolte.

Mais les vaudois, nom générique touchant par poches des localités allemandes (Rhin, centres économiques importants), françaises (Nord drapier, Oc, Bourgogne, Lyon), flamandes (drapier), champenoises (marchés), anglaises (tisserand), ibériques (Barcelone) et italiennes (« humiliés de Toscane »), eux furent pourchassés. Les sites riches, où se développait le commerce le plus florissant, connaissaient de tels soubresauts imposant au Pape une réaction rapide et intelligente, qu'il trouva en autorisant de tels ordres mendiants.

Enfin, dernier volet des hérétiques, ceux qui incorporent au dogme des éléments extérieurs à la religion et contreviennent aux observations papales. Par exemple, le plus fameux, le catharisme incorporant des éléments bogomiles (manichéens au sens littéral du terme, relevant de la religion manichéenne d'origine perse) et qui fait souche dans le pays d'Oc et en Catalogne.

Les païens, eux, révèrent soit d'anciens dieux préchrétiens (en France par exemple, puisque le dernier culte druidique à avoir été démantelé le fut à la Renaissance) soit les choses, animées ou non. Parmi ces premiers, il est possible de compter les Estes ; quant aux derniers, ils comptent parmi eux les Lettes. L'Eglise cherche à les évangéliser : Il est logique qu'ils soient trouvés dans l'erreur puisqu'ignorant le message d'amour et d'espoir du Christ. Au demeurant, la première levée des bonnes volontés passée, il est parfois bon de réduire au silence les récalcitrants. Cela est souvent facilité par le niveau technologique supérieur des Chrétiens sur les païens.

Enfin viennent les Infidèles. Parmi eux, les Musulmans et les Juifs ont la primauté. Ils connaissent le message de Jésus mais le renient. Les Musulmans sont constitués en royaumes qu'il faut combattre par le fer. L'œuvre missionnaire est cependant très difficile puisqu'il est souvent interdit de prêcher le christianisme là où le Coran est maître. De même, lorsque les populations infidèles conquises (comme ce fut le cas dans les royaumes latins de Terre Sainte) ne sont que peu sensibles à des arguments et une doctrine qu'elles connaissent déjà et ont déjà appris à s'en désintéresser. Il faut donc parfois cohabiter. Si les états se font la guerre, pas les hommes. Les Chrétiens ne veulent pas, par leur agressivité, porter préjudice aux populations chrétiennes en terres musulmanes et inversement. De même, les lois du commerce imposent un peu d'eau dans le vin de tous.

C'est pour ces mêmes raisons que les Juifs sont tolérés en Europe. « Déicides » (jusqu'au Concile Vatican II, la messe s'achevait par un abjecte « et maintenant, tuons tous les Juifs » en latin), ils jouissent de devoirs particuliers liés à leur confession bien que cela leur donne indirectement des « droits » : Il est interdit aux Chrétiens de faire le commerce de l'argent, aussi les Juifs se sont-ils spécialisés dans la banque, en concurrence avec des « chrétiens peu orthodoxes » : Les Lombards. Et quel commerce ! Saint Louis interdit en son temps les taux à plus de 40%, preuve qu'ils existaient donc !

Bien que plus ou moins bien tolérés, soumis à des impôts particuliers ou exceptionnels (en signe de « joyeux avènement d'un roi » ou pour l'aider à remonter ses finances après quelque déconvenue), les Juifs s'organisent et vivent dans des quartiers parfois très importants des villes, représentant jusqu'au quart de la population intra-muros de grosses villes. Les villes sont pour eux des havres, des poches d'hébraïsme dans un monde chrétien globalement hostile. Leur statut leur permet de s'intéresser plus concrètement à la médecine, s'autorisant des pratiques sur les cadavres qui sont formellement interdites par l'Eglise, et donc d'autant plus aux concurrents chrétiens. Bref, bien qu'ils vivent dans la peur, qu'une catastrophe puisse les faire tous exterminer par une foule chrétienne hystérique, qu'ils ne plaisent plus au seigneur local ou que l'Eglise prenne ombrage de leurs activités, les Juifs, bon an, mal an, prospèrent en marge de la société médiévale.

Enfin, il y a les schismatiques. Ces Eglises sont parfois aussi vieilles que l'évêché de Rome lui-même et ne sauraient être considérées comme infidèles ni comme païennes (elles reconnaissent Jésus, Marie et les Saints) ni logiquement comme hérétiques à part entière... Mais l'esprit des masses a parfois besoin de choses tranchées : Elles sont jugées hérétiques ou alliées suivant les circonstances, l'Eglise romaine veut faire rentrer ces Eglises dans le giron papal par le haut et non pas leur réduire la base des fidèles comme c'est le cas pour les païens. Par ordre décroissant d'influence, ces Eglises « hérétiques » sont (évidemment) l'Eglise orthodoxe (en guerre ouverte depuis la prise et le sac de Constantinople) puis les Maronites (très proches des catholiques, en voie d'absorption, alliés résolus des Croisés) puis les Jacobites (ou syriaques) puis les Arméniens, ces deux derniers étant plus proches des Grecs que des catholiques, et, enfin, les Coptes.

Une seule Eglise est manifestement hérétique : Elle est constituée des Chrétiens nestoriens, qui renient au Christ sa nature divine. Toutes les Eglises les honnissent et les ont repoussés dans la lointaine Perse et aux confins de la mystérieuse Cathay...